



JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 26 JANVIER 1831.

NO. 96

SOMMAIRE. — Suite du Procès des anciens ministres. — Nouvelles politiques. — Notice sur le Géophagisme, ou la terre considérée comme substance alimentaire. — M. Chervin, sur la fièvre jaune. — Le Mont Pilate en Suisse. — La cour prévôtale. — Introduction de la vigne en France. — L'aimable couple.

FRANCE.

COUR DES PAIRS.

PROCÈS DES ANCIENS MINISTRES.

[SUITE.]

INTERROGATOIRE DU

COMTE GUERNON DE RANVILLE.

D. Quels sont vos nom, prénom, âge et qualité ? — R. Martial Côme Annibal Perpétue Magloire, comte Guernon de Ranville, âgé de 43 ans, ex-ministre, député de Maine et Loire. — D. Reconnaissez-vous votre signature au pied du rapport fait au roi, antérieurement à l'émission des ordonnances du 25 juillet ? — R. Oui. — D. Reconnaissez-vous votre signature au pied de l'ordonnance qui porte suspension de la liberté de la presse ? — R. Oui. — D. Reconnaissez-vous avoir signé la copie d'une ordonnance certifiée conforme à l'original, et signée comte de Peyronnet, relative à la dissolution de la chambre des députés ? — R. Non, je crois que tous les membres du conseil ont signé trois pièces, le rapport au roi, au sujet de la presse, l'ordonnance de suspension de la liberté de la presse et l'ordonnance relative à l'établissement d'un nouveau système électoral. — D. Pouvez-vous nous dire quel est l'auteur du rapport fait au roi ? — R. Non, je ne le puis. Ce fait ne me concerne pas personnellement, et je ne puis révéler les secrets du conseil du roi. — D. Avez-vous participé à l'ordonnance concernant la suspension de la liberté de la presse, et à l'établissement du nouveau système électoral ? — R. Je n'ai jamais fait de différence entre la moralité publique et la moralité privée. Le roi ne pouvant renverser la Charte constitutionnelle, sans violer ses serments, et cette seule considération m'a engagé à m'opposer à l'ordonnance relative au nouveau système d'élection. Quant à l'ordonnance sur la presse, quoiqu'elle n'eût pour objet que de suspendre l'exécution d'une loi, mesure qui dans les cas d'urgence et lorsque la sûreté de l'état le requiert, ne me paraît point excéder les limites de la prérogative royale, je m'y suis également opposé, parce que je ne pensais pas que le cas d'urgence existât réellement. En conséquence, je proposai au conseil d'attendre la réunion des chambres pour le 3 août, et alors, de leur proposer ces améliorations sur la presse que semblait exiger notre législation. Je dévoilai entièrement mon opinion sur ce point à M. Courvoisier mon ancien collègue, au moment où les mesures en question furent proposées. — D. A quelle époque a été formé d'abord le plan du rapport et des ordonnances ? — R. Je crois, sans pouvoir l'affirmer positivement, que le principe sur lequel les ordonnances sont basées, a été développé pour la première fois, dans un conseil tenu entre le 10 et le 15 juillet. Quant au rapport, il fut lu en entier en conseil le 25 juillet, jour où nous signâmes les ordonnances. — D. Pouvez-vous nous dire qui, le premier, fit cette proposition, entre les 10 et 15 juillet ? — R. Je ne puis répondre à cette question. — D. Puisque vous aviez l'intention de dissoudre la chambre des députés, et de suspendre l'exécution de la charte, pourquoi avez-vous émis les lettres de convocation ? — R. Je crois que la circulation de ces lettres provient d'une erreur commise dans les bureaux. — D. Pourquoi le duc de Raguse a-t-il été investi du commandement de la première division militaire le 27 juillet ? — R. Je crois que ce fut à l'occasion des troubles, qui commencent le même jour. — D. Savez-vous quelles étaient ses instructions ? — R. Non, je crois qu'elles étaient d'une nature très-moderée, car dans les divers ordres que je lui ai entendus donner, il a constamment recommandé de ne faire usage de la force que dans le cas où la défense personnelle en rendrait l'emploi nécessaire. — D. Savez-vous, qui a donné l'ordre de faire feu sur le peuple le 27 juillet ? — R. Non. — D. Avez-vous conseillé la mesure par laquelle Paris a été mis en état de siège ? — R. Je n'ai assisté à aucune délibération qui y fût relative. — D. N'avez-vous point connaissance de quelqu'une des largesses extraordinaires faites aux troupes afin de les engager à faire feu sur le peuple ? — R. J'ignore qu'une détermination de cette nature ait été prise. — D. Le

Conseil n'avait-il point résolu de rétablir les cours prévôtales ? — R. Non. — D. Le conseil n'avait-il pas résolu également de faire arrêter un grand nombre de députés et autres personnes ? — R. Non, jamais une proposition semblable n'a été faite dans le conseil, et je ne crois pas que quelqu'un de ses membres en ait eu la pensée. — D. Vous connaissez la nature des accusations qui ont été portées contre vous par la chambre des députés ; persistez-vous dans les réponses que vous avez faites ? — R. Avant de répondre aux questions qu'on pourra m'adresser, je déclare que je me réserve de droit et en fait la faculté d'objecter aux questions qui pourront résulter de la cause. Je persiste néanmoins dans les réponses que j'ai données aux commissaires de la chambre des députés, sauf à y ajouter quelques explications que je détaillerai plus tard. — D. Quels rapports avez-vous eu avec M. de Polignac, lorsque vous avez été appelé pour faire partie du ministère du 8 août ? — R. Je n'ai jamais eu de relations avec lui ni directement ni indirectement. — D. N'avez-vous point été appelé au ministère parce qu'on supposait que vous étiez peu favorable aux Institutions Constitutionnelles, ou du moins très disposé à y faire des changements importants ? — R. Je ne puis dire quels sont les motifs qui ont engagé M. de Polignac à m'appeler au Conseil, mais il est incontestable que le choix qu'il a fait de moi, n'a été déterminé par aucune des considérations que vous venez de mentionner. En qualité d'avocat et de magistrat, je n'ai jamais perdu l'occasion de manifester mes doctrines, et on peut les résumer en deux mots : le Roi, et la Charte. Pour le Roi, l'attachement le plus fidèle, et un profond respect ; le malheur de cet auguste personnage n'a fait qu'ajouter à l'énergie de mes sentiments. Quant à la Charte, immuable fidélité, ayant pour base la conviction que j'ai toujours entretenue, qu'elle était la garantie la plus solide de la stabilité du trône et des libertés publiques. J'ajouterai que j'ai exprimé mes sentiments à ce sujet à M. Rocher, qui fut chargé dans le mois d'octobre de me faire les premières ouvertures au nom de M. de Polignac, sur son intention de me faire entrer au ministère. Je désire que M. Rocher soit interrogé sur ce point. — D. Il paraît cependant qu'après votre entrée au ministère, vous avez eu des motifs de croire que M. de Polignac cherchait d'autres idées, ou était absorbé par des propositions tout-à-fait opposées au gouvernement dont la France jouissait. On doit déduire cette conclusion d'un mémoire rédigé par vous et qui se trouve dans nos mains, d'après lequel dès le 15 décembre vous vous êtes cru obligé de combattre ces idées, et ces propositions. Parmi ces idées et ces propositions, quelles étaient les plus remarquables ? — R. Cette question a pris sa source dans une erreur. Il est certain qu'au moment où je rédigeai la note à laquelle vous avez fait allusion, ni M. de Polignac, ni aucun des membres du conseil ne m'avaient donné le moindre motif de soupçonner des projets contraires à l'esprit de la charte, mais les journaux répétaient journellement des menaces de coups d'état, qui n'existaient que dans l'imagination des rédacteurs, et je crus de mon devoir d'établir par écrit les principes que je professerais dans cette partie de l'administration qui m'était assignée. Quoique j'eusse rédigé cette note pour moi-même, j'en donnai communication au prince de Polignac, qui me déclara qu'elle coïncidait entièrement avec ses principes. — D. La prépondérance absolue de M. de Polignac dans le conseil n'était-elle pas alors établie, et n'a-t-il pas fait échoir des ordonnances d'un intérêt général sans qu'elles eussent été communiquées à ses collègues ? — R. M. de Polignac n'a jamais exercé, et n'a jamais cherché à obtenir aucune prépondérance dans le conseil. Toutes les ordonnances d'un intérêt général, et même celles d'un intérêt particulier, si elles avaient la moindre importance, ont été librement discutées par tous les ministres. — D. A-t-on délibéré dans le conseil sur la réponse de Charles X à l'adresse de la chambre des députés ? — R. Elle a été non-seulement discutée, mais rédigée dans le conseil. — D. On devrait croire, qu'après avoir représenté à M. de Polignac, comme vous l'avez fait, le danger et même l'immoralité des coups d'état (ce sont là vos expressions), vous avez blâmé les mesures qui les préparaient. Vous y êtes-vous opposé ? — R. Quoiqu'il soit de mon devoir de garder le silence sur les opinions énoncées dans le conseil d'état, et sur les discours qui y ont été prononcés, soit par le Roi, soit par mes collègues, cependant la question s'appliquant à un fait qui m'est personnel, je me crois libre d'y répondre sans réserve. Dans la circonstance dont il est fait mention, je n'ai point dévié de mes principes, je me suis opposé à tout système contraire à la Charte, lorsque la nécessité de son adoption en vue de la sûreté publique ne m'était pas suffisamment démontrée.

(A continuer.)

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

BOLIVAR. — Le doute et les inquiétudes qui depuis trois semaines ont pesé sur l'esprit public après l'arrivée du brick *Medina* dans ce port, et la publication d'une lettre de Carthagène du 16 décembre fondée sur des avis transmis de Santa-Martha le 10 du même mois, ont fait place à une cruelle réalité pour les amis de Bolivar, admirateurs de sa conduite politique et de ses exploits militaires. — Parmi ses adversaires, ceux qui ont jugé le plus sévèrement son caractère et ses mesures chérissent le souvenir de ses premiers efforts, et des sacrifices qu'il sut faire à propos pour la cause de la liberté ; les uns et les autres mis par des opinions diverses, animés de sentiments, différents, s'accordent à regarder le Libérateur, chef de l'état, ou simple particulier, comme un bienfaiteur toujours illustre, ou comme un bienfaiteur dégénéré. Aucun cependant ne lui refuse le titre de premier citoyen de la Colombie ; et si pour les uns sa mort est un sujet de douleur, pour les autres elle ne saurait être envisagée comme un succès. Un bâtiment arrivé directement de Santa-Martha à Baltimore confirme les nouvelles reçues par la voie de Carthagène. Bolivar en effet était à l'agonie le 12 décembre. Les symptômes lui avaient été administrés le 10. Nous avons traduit du *New-York American* l'admonition affectueuse adressée aux Colombiens, que, dans les intervalles de ses souffrances, il a dictée à son secrétaire. Ce sont probablement les derniers adieux du Libérateur. L'histoire désormais nous dévoilera sa carrière.

ADRESSE DICTÉE PAR BOLIVAR.

COLOMBIENS,

Vous avez été témoins de mes efforts pour enraciner la liberté où, jusqu'alors, la tyrannie seule avait régné.

Ces efforts ont été désintéressés, je leur ai sacrifié ma fortune et mon repos.

J'ai renoncé au commandement, lorsque j'ai vu que vous éleviez des doutes sur mon désintéressement.

Mes ennemis ont abusé de votre crédulité, ils ont attaqué ce qui m'est le plus cher, ma réputation et mon amour pour la liberté.

J'ai été la victime de mes persécuteurs ; ils m'ont conduit aux bords du tombeau : je leur pardonne.

Je n'aspire à d'autre gloire qu'à celle de consolider la Colombie ; chacun doit travailler à produire l'inestimable bien fait de l'union ; le peuple, en obéissant au gouvernement actuel, afin de se soustraire à l'anarchie ; les ministres de l'autel, en adressant leurs prières au ciel ; les soldats, en ne faisant usage de leurs armes que pour défendre les garanties de la société.

Colombiens ! Si ma mort peut contribuer à faire disparaître les partis et à consolider l'union, je descendrai avec calme dans la tombe.

(Signé) SIMON BOLIVAR.

San-Pedro, 10 décembre 1830.

Les dernières nouvelles du Mexique, reçues à la Nouvelle-Orléans jusqu'à la date du 10 décembre par la goëlette *Tampico* venant de la Vera-Cruz, nous représentent cette république livrée à tous les désordres que peut engendrer l'esprit de faction ; et le peuple, dominé par la terreur et continuellement exposé aux plus terribles excès du brigandage, réduit à un état de misère que ni des mesures législatives, ni une puissance réelle dans le gouvernement, ni aucune force morale ne pourraient immédiatement alléger. Nous empruntons à l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans* quelques extraits des derniers événements, d'après lesquels on sera plus convaincu que jamais de l'extrême difficulté qu'on éprouverait aujourd'hui à ramener le calme dans l'état, alors même que l'un des deux partis qui originairement se sont armés pour conquérir la

prééminence, parviendrait à terrasser celui qui lui est opposé.

« Une incursion a été faite le 23 novembre sur la ville de Zamora par un parti d'hommes armés, guidés par le nommé *Ignacio Vega*. Après avoir tué six habitants qui, avec quelques autres, ont cherché à s'opposer à leurs desseins, ils ont ouvert les portes des prisons, brûlé les archives des deux bureaux publics, pillé la douane et plusieurs maisons particulières. Le chef politique du district a aussitôt pris des mesures pour la réunion des milices, et le gouverneur de *Jalisco* a mis soixante-quinze gendarmes à sa disposition.

Le général Bravo annonce au gouvernement, par une dépêche datée du 27 novembre, qu'un nommé *Polanco*, officier en second de la bande d'Alvarez aux ordres de Guerrero, ayant voulu exciter le peuple à l'insurrection dans le village de *Palizada*, a été pris et fusillé.

La bande de *Gérome Lopez* interceptait la route de *Tacotepe* à *Acapulco*, et un officier du gouvernement qui se rendait dans cette ville a eu un cheval tué sous lui. *Palacios*, autre chef du parti de Guerrero, n'a pu, dit-on, opérer sa jonction avec *Lopez*; l'un et l'autre attaqués séparément ont été forcés de s'éloigner, et se sont dirigés sur les côtes. D'après une communication adressée au commandant de *Vera-Cruz*, il paraît qu'un nommé *Orsano* avait projeté un mouvement sur *San-Andrés Chalchicomula* dans l'intention de piller ce village. Des mesures ont été prises pour déconcerter ses projets, et *Orsano* a pris la fuite.

On ne reconnaît dans les rapports qui précèdent, ni, en général, dans ceux qui nous viennent depuis long-temps du Mexique, aucune indication caractéristique de la lutte des deux partis. Si elle a existé lors de l'accession de *Bustamante* au pouvoir, et du déplacement violent du président Guerrero, aujourd'hui la cause de ces deux chefs n'est plus qu'un prétexte dont se servent dans leur propre intérêt quelques chefs de partisans; et c'est aussi en se plaçant sous la bannière de l'un ou de l'autre de ces deux rivaux du pouvoir que des mal-faiteurs audacieux parcourent le pays pour le ravager et s'enrichir par le pillage.

Tel est d'après les renseignements qui nous parviennent, l'état véritable du Mexique. Il n'est donc plus surprenant que les champions de telle ou telle doctrine sacrifient momentanément du moins leurs vues politiques et renoncent aux moyens de régler l'avenir à leur gré, pour s'occuper d'un besoin plus pressant, celui de la sécurité du peuple, et d'un retour quelconque à un ordre social. C'est dans ce but sans doute, que le général *Barragan* vient de faire un appel à la nation, en proposant de réunir une *Junte* composée de 18 personnes choisies parmi les citoyens respectables, et parmi ceux qui ont rendu de grands services à la patrie, quoiqu'on les ait vus figurer depuis, et qu'ils soient encore, dans des rangs opposés. L'exécution de ce projet qui fait honneur aux sentimens philanthropiques du général *Barragan* serait un phénomène dont jusqu'ici les révolutions n'ont point offert d'exemple; et le peuple du Mexique est sans contredit moins propre que tout autre à oublier ses ressentimens, à faire taire les passions qui l'agitent pour obéir à la voix d'un citoyen qui jouit de son estime, distingué par son intégrité et son amour du bien public; mais dont le génie n'a point éclairé la carrière, et qui n'a brillé dans les armes que de l'éclat commun à beaucoup d'autres chefs.

Le général *Barragan* convoque à ce conseil de sages des hommes qui ont provoqué, entretenu les troubles, ou (pour n'accuser personne) ceux que leurs opinions, ou une influence quelconque ont entraîné dans la guerre civile. Il veut que le vice-président *Bustamante* siège paisiblement à côté de Guerrero que, de fait, il a déplacé; que *Pedraza*, autre chef, ambitieux de la présidence antérieurement à l'élection de Guerrero, repoussé à cette époque, exilé depuis, ennemi naturel, irréconciliable peut-être de tous ceux dont les prétentions égalent les siennes, et à plus forte raison, des candidats à la faveur du peuple qui ont été plus heureux que lui, que *Pedraza* enfin subisse une métamorphose complète, et vienne prendre place dans le conseil auprès de Guerrero et *Bustamante*. Sachons gré au général *Barragan* des vues qui l'animent, et d'avoir conçu, par amour pour son pays, la possibilité d'un pareil miracle, mais disons aussi que le seul mérite de son projet est d'être le rêve d'un honnête homme.

Douane de New-York. — Les douanes des États-Unis rapportent vingt-deux millions de dollars, sur lesquels le seul port de New-York en fournit treize, en employant 218 personnes.

Le tonnage des différens navires américains entrés dans le port de New-York pendant l'année 1830 est de 414,520 tonneaux; des navires étrangers 36,348, total: 450,868 tonneaux.

Du 25 décembre au 7 janvier il est arrivé dans le port de New-York 91 navires venant de l'étranger. 5,200 entrées ont été faites dans ce court espace de tems, et la somme des droits perçus par la douane dans la dernière semaine de 1830 s'élève à 1,200,000 dollars!

Mortalité. — Il est mort en 1830 à New-York 5537 personnes; savoir: en janvier 424, février 384, mars 386, avril 369, mai 439, juin 384, juillet 664, août 667, septembre 500, octobre 449, novembre 421, décembre 451.

Au-dessus d'un an 1547, entre un et deux ans 575, entre deux et cinq 517, entre cinq et dix 207, entre dix et vingt 235,

entre vingt et trente 676, entre trente et quarante 672, entre quarante et cinquante 427, entre cinquante et soixante 289, entre soixante et soixante-dix 206, entre soixante-dix et quatre-vingt 129, entre quatre-vingt et quatre-vingt dix 44, entre quatre-vingt dix et cent 9, au-dessus de cent 4.

En supposant la population de 213,000 âmes, les morts sont dans la proportion de 1 à 38½ — 974 personnes, ou plus d'un sixième, sont mortes de consommation, 75 d'intempérance, 176 de la petite vérole, 29 par le suicide.

Incendies. — 119 incendies ont éclaté à New-York pendant l'année 1830, et 125 fausses alarmes ont été données. On suppose que les pertes s'élèvent à \$157,135. La ville possède 54 pompes servies par 1200 hommes.

Banques. — Le nombre des banques dans les États-Unis s'élève à 472, savoir: en Pennsylvanie 61; New-York 65; Maine 25; New-Hampshire 23; Vermont 12; Massachusetts 72; Rhode-Island 21; Connecticut 18; New-Jersey 32; Delaware 6; Maryland 21; District de Colombie 15; Virginie 8; Caroline du nord 4; Caroline du sud 8; Géorgie 12; Ohio 28; Michigan 2; Illinois 3; Indiana 2; Tennessee 3; Alabama 1.

Population. — La population de l'état de l'Ohio s'élève à 937,000 personnes libres; en 1820 elle était de 581,434, ce qui fait une augmentation de plus de 61 pour cent dans l'espace de dix ans.

La population de l'Alabama est de 190,525 blancs et 117,408 esclaves; en tout, 309,502. En 1820 elle s'élevait seulement à 127,901.

Celle de la Louisiane est de 214,693 âmes. En 1820, 153,407.

La population des six états de la nouvelle Angleterre est ainsi rapportée:

Maine.....	399,383
New-Hampshire.....	269,533
Vermont.....	280,769
Massachusetts.....	610,014
Rhode-Island.....	97,226
Connecticut.....	297,736

Total.....1,954,661

L'augmentation dans les six états n'a été que de 300,000 âmes depuis dix ans. La population du seul état de New-York est presque aussi considérable; elle s'élève à 1,940,000 habitants.

Température. — On a remarqué que dans les grands froids, il se trouvait une différence de 10 degrés de Fahrenheit entre West-street et Wall-street.

Vendredi matin à 7 h. le thermomètre, à bord du navire *Hébre* près d'*Albany* basin, était à 0 de Fahrenheit (14½ au dessous de 0 de Réaumur); dans Thames-street à 4° et dans Wall-street à 10°. Lundi il marquait à la même heure 8° dans Wall-street.

A Albany le mercure est descendu jusqu'à 13° au dessous de 0 de Fahrenheit, (22° au dessous de 0 de Réaumur.)

Nous avons parcouru avec attention une grammaire française que M. P. Cherbonnier a fait paraître à la Nouvelle-Orléans. C'est une méthode très-simple et très-bien raisonnée pour montrer d'abord à lire aux enfans et aux étrangers qui veulent apprendre le français et ensuite pour leur rendre familiers les principes de cette langue. Plusieurs exercices propres à développer l'intelligence des élèves, orner leur mémoire et former leur jugement, se trouvent à la fin de ce volume, ainsi qu'un traité sur la versification française qui nous a paru très-bien fait. Il est suivi d'exemples de toute espèce de poésie, choisis avec goût dans les auteurs les plus célèbres.

GRÈCE.

Les journaux de Smyrne ont été reçus à Boston, jusqu'à la date du 17 octobre. Ils font mention d'une lettre écrite de Canca, annonçant qu'on avait eu l'avis officiel de la cession du gouvernement de l'île de Candie, à perpétuité et sans réserve, faite par le Sultan à *Mehemed-Ali*, vice-roi d'Égypte. Cette nouvelle a été reçue avec une grande joie par les Turcs et par les Grecs. Le 27 septembre une flotte égyptienne, composée de deux frégates, quatre corvettes, et huit bricks et goëlettes, ayant à bord 4,000 hommes, est arrivée d'Alexandrie à Suda. A bord de l'un des bâtimens se trouve *Osman-Bey* Noured-Dyn, qui est chargé de l'inspection générale de l'île de Crète. Cette île a joui d'une grande tranquillité pendant quelque tems, et on espère que la nouvelle administration parviendra à obtenir une soumission absolue sans nouvelle effusion de sang.

(Boston Daily Advertiser.)

SCIENCES.

PHYSIOLOGIE.

NOTICE SUR LE GÉOPHAGISME, ou de la terre considérée comme substance alimentaire.

Une opinion généralement reçue n'admet comme substances nutritives que celles qui appartiennent aux règnes animal et végétal; les substances minérales qui entrent dans la composition de nos mets, tels que le sel marin, le salpêtre et un petit nombre d'autres sels ne sont considérées que comme assaisonnement, et comme ne contribuant en rien à la nutrition. Quelques physiologistes même prétendent que les animaux carnivores périraient bientôt s'ils étaient réduits à n'avoir pour nourriture que des substances ne contenant pas d'azote. Cette dernière assertion s'appuie sur des expériences directes par lesquelles on a démontré que des chiens auxquels on ne don-

nait que du sucre, de la gomme, du beurre, de l'huile d'olives, etc. et de l'eau distillée, mouraient d'inanition au bout d'environ un mois. Ces animaux étaient très convenablement choisis pour de telles expériences puisqu'ils se nourrissent exactement de la même manière que l'homme. D'un autre côté cependant, on sait que des peuplades entières de l'Afrique centrale ne vivent, pendant plusieurs mois consécutifs que d'une gomme qu'ils recueillent sur certains arbres, et qu'on connaît dans le commerce sous les noms de gomme arabique, et de gomme du Sénégal. Les récits de plusieurs voyageurs nous ont également appris que les nombreuses caravanes qui, chaque année, partent des côtes de la Barbarie, et traversent le Grand-Désert pour se rendre à Tombouctou, n'ont pour alimens, pendant toute la durée de ce long voyage, que cette substance dont elles ne consomment même qu'une quantité peu considérable; et pourtant ce régime frugal n'altère en rien la santé de ces marchands nomades.

Laissant de côté la discussion sur cette question particulière de l'insuffisance réelle ou prétendue des substances végétales comme aliment unique de l'homme et des animaux carnivores, il peut être d'autant plus curieux de faire voir que le règne minéral lui-même a fourni, dans tous tems, et dans des contrées différentes, des alimens à l'homme, qui souvent les a employés moins par nécessité que par goût.

Le peu d'étendue de la partie du globe que connaissent les anciens et le petit nombre d'observateurs et de savans qui dans leurs voyages s'occupaient alors de recueillir des renseignemens sur la manière de vivre des peuples qu'ils nommaient Barbares, sont cause que les écrivains de l'antiquité ne nous fournissent que des indications peu précises sur le point qui nous occupe. Cependant *Pline* le naturaliste parle d'un ragoût nommé *Alica*, qui était un mélange de maïs et d'une espèce de terre, laquelle se trouvait entre Pouzzol et Naples sur le mont *Luncage*, (*Leucogai colles*), et il cite un décret d'Auguste qui ordonnait de payer annuellement de sa cassette aux Napolitains une somme de vingt mille sesterces, pour prix de la fourniture de ce minéral. *Breislaz*, dans sa topographie physique de la Campanie, annonce avoir retrouvé au même lieu la terre désignée par *Pline*, et avoir reconnu que c'était du plâtre très pur. *Apicius*, dans son traité sur l'art culinaire, indique deux procédés différens pour la préparation de l'*Alica*. On voit aussi dans *Athénée* et dans *Eustache* le scholiaste que, si les Grecs ne mangeaient pas le plâtre, ils l'avaient du moins mêlé avec du vin de Zante.

C'est à ces notions incomplètes que se réduit ce que nous trouvons sur ce sujet dans les anciens auteurs; mais beaucoup de voyageurs et de savans ont, dans les tems modernes, présenté des faits de géophagisme plus positifs et qu'on ne saurait révoquer en doute. *M. Stéphan* Camille a lu dans une des séances mensuelles de l'Académie de Viterbe, un mémoire où il a rassemblé les renseignemens qui se trouvent épars dans les ouvrages de *Gumilla*, *Giorgi*, *Pallas*, *Malte-Brun*, *Labillardière*, *MM. de Humboldt* et *Bompland*, etc. C'est dans ces diverses sources et dans quelques autres encore que nous avons puisé les détails que nous allons présenter.

Valmant de *Bomare* et l'*Encyclopédie* rapportent qu'en Espagne et en Portugal, les dames éprouvent un très grand plaisir à mâcher du *bucaro*, sorte d'argile d'une couleur jaune rougeâtre qui, après avoir subi une espèce de fermentation, communique aux liquides avec lesquels on la mêle une saveur et une odeur très agréables.

Cysat, auteur d'une description du lac de Lucerne, raconte qu'un tonnelier de cette ville tomba dans un précipice dont il n'eut le bonheur de sortir qu'après plus de cinq mois, et que, durant cette longue captivité, il n'eut pour se nourrir qu'une efflorescence minérale qui se trouvait sur les parois des rochers.

Les ouvriers qui exploitent les mines près de *Kelbre*, en Thuringe, mangent habituellement, étendue sur du pain en guise de beurre, une sorte d'argile, connue sous le nom de *moelle de pierre*, en allemand *stimmark*; cette terre est si fine que la plus petite quantité d'eau suffit pour la convertir en bouillie. On trouve aussi, suivant *Giorgi*, dans la Sibérie, sur des couches de schiste alumineux, une substance appelée *beurre de roche*, dont les habitans font une grande consommation. Au *Kamichatka*, près du fleuve *Olonkora*, et dans divers autres lieux, les *Tonguses* et les Russes eux-mêmes, mangent une autre variété d'argile, tantôt seule, tantôt délayée dans de l'eau ou dans du lait. Cet aliment ne les incommode pas, et même il est salutaire à ces peuples qui, au printemps, consomment une trop grande quantité de poisson. *Locoitz*, chimiste qui a analysé cette argile, a trouvé qu'elle se composait de parties à peu près égales de terre ferrugineuse et de terre alumineuse, et d'un peu de fibres végétales et d'eau.

Dans les contrées situées sur le Volga, le *Kama* et l'*Oural*, on mêle, dans les tems de disette, avec le pain ordinaire, une espèce de plâtre en poudre qui porte le nom de *farine de roche* ou *farine céleste*. On a fait usage en Saxe, dans des circonstances semblables, d'une ressource analogue; mais il est vrai de dire que les gens qui ont eu recours à cet aliment en ont presque toujours éprouvé de mauvais effets; ce qui peut-être tenait au défaut de l'habitude.

On retrouve dans l'Indoustan un usage semblable à celui que nous avons signalé en Espagne. Parmi les terres qui servent de nourriture aux indigènes, nous citerons particulièrement l'argile du *Mogol*, connu sous le nom de *terre de patna*. Elle est d'une couleur grise jaunâtre, et sert à fabriquer des vases d'une forme délicate et d'une extrême légèreté, dans lesquels l'eau contracte une odeur et une saveur agréables; ces vases, dont les parois sont très minces, s'imprègnent de la liqueur qu'ils contiennent, et les femmes indiennes, après les avoir vidés, les cassent et en mangent les fragmens avec avidité surtout lorsqu'elles sont enceintes.

De petits gâteaux de forme carrée et de couleur rougeâtre, appelés par les Indiens *Tenaampa*, sont journellement exposés en vente dans des villages de l'île de Java, situés entre *Sourabaya* et *Samarang*. Ces gâteaux ne sont formés que d'une argile bonne à manger et un peu ferrugineuse. Quelque fois en étendant cette terre en feuilles minces que l'on roule ensuite en petits cornets, et qu'on fait griller sur le fer. Dans cet état, elle porte le nom d'*ampo*; cette préparation qui des-

sèche la langue et a un goût fade et une odeur de brûlé, n'est guère recherchée que par les femmes enceintes ou atteintes de la maladie que les médecins désignent sous la dénomination de *pica*, ou par quelques hommes qui veulent diminuer leur embonpoint.

Un autre fait plus curieux encore, c'est que les habitants de la Nouvelle-Calédonie, pour apaiser la faim qui les tourmente, dévorent de gros morceaux d'une sorte de talc friable, dans lequel Vauquelin a trouvé une forte proportion de cuivre.

Les nègres de la Guinée sont habitués à faire usage d'une terre jaunâtre qui, dans leur idiome, s'appelle *cahouac*; et tel est le goût qu'ils ont pour cet aliment, que, transportés aux Indes-Orientales, leur premier besoin est de chercher une substance analogue. Mais, quoique en Afrique cette nourriture n'ait aucun inconvénient pour leur santé, elle semble aux Antilles leur être pernicieuse, à cause de la différence du climat, ou de celle de la terre. Aussi les gouverneurs de la Martinique ont-ils défendu sévèrement l'usage du *cahouac*; mais il n'est pas de châtimement qui puisse forcer les noirs à s'en abstenir. Les femmes indiennes, occupées à fabriquer des vases de terre, profitent de cette occasion pour avaler fréquemment des morceaux de craie, et il est souvent nécessaire, après les pluies, d'enfermer les enfans, pour les empêcher de manger de la terre.

Mais de tous les exemples de géophagisme, connus jusqu'à ce jour, il n'en est pas de plus remarquables ni de plus authentiques que ceux dont parle MM. Humboldt et Bonpland.

Dans un village de l'Amérique du sud, habité par les Ottomaches, ils ont observé que ces Indiens, qui ne cultivent aucuns végétaux, se nourrissent de poissons et de tortues lorsque les eaux sont basses; mais lorsque la pêche devient impossible à cause de la crue périodique des fleuves, ce qui dure environ trois mois, ils mangent presque uniquement une terre à potier, grasse, douce au toucher, d'une couleur jaunâtre et mêlée d'une petite quantité d'oxide de fer, qu'ils tirent de certains bancs situés sur les bords de l'Orénoque et de la Méta. Ils pétrissent cette terre qu'ils savent très bien distinguer des autres espèces d'argile, et en forment des boulettes de quatre à six pouces de diamètre, qu'ils font griller sur un feu léger, jusqu'à ce que la surface ait pris une teinte rougeâtre, puis les humectent de nouveau avant de les manger. Les deux voyageurs trouvèrent dans les cabanes de ces Indiens d'amples provisions de ces boulettes amoncelées en forme de pyramide et le frère Ramon Bueno, qui vivait depuis douze ans parmi eux, leur attesta qu'un Ottomache en mange par jour environ une livre, et que sa santé n'en est nullement altérée. Ces peuples dirent eux-mêmes à MM. de Humboldt et Bonpland que, pendant toute la saison des pluies, cette argile formait leur principale nourriture, et qu'ils en trouvent la pâte si délicate qu'ils en mangent même dans la saison où ils ont du poisson abondamment. Cependant au tems de la crue des fleuves, ils y joignent, quand ils le peuvent, un lézard, un petit poisson ou une racine de fougère. Du reste, ces hommes, qui ont un teint d'un brun cuivré, sont assez gras et robustes. Le père Gumilla, dans son histoire de l'Orénoque, a prétendu que les boulettes d'argile qui servent de nourriture aux Ottomaches contenaient un mélange de farine de maïs et de graisse de crocodile ou d'alligator, et le célèbre Haller, dans sa grande physiologie, a révoqué en doute l'assertion que ce peuple puisse impunément se nourrir de terre; mais le missionnaire Ramon Bueno et le frère Juan Gonzales ont affirmé à MM. de Humboldt et Bonpland que les boulettes d'argile ne contenaient pas de graisse de crocodile, et que, dans ce pays, on ne connaissait pas le maïs. D'ailleurs Vauquelin a fait l'analyse de quelques-unes de ces boulettes et n'y a trouvé aucune trace de substances animales ou végétales.

On peut donc considérer l'usage de manger de la terre comme presque généralement adopté dans une grande partie des régions situées entre les tropiques. Dans ces contrées brûlantes, l'homme éprouve un besoin irrésistible de dévorer, non une terre alcaline ou calcaire qui serve à neutraliser les acides de l'estomac, mais une terre bolaire, grasse et d'une forte odeur.

M. Camilli, dans le mémoire que nous avons indiqué plus haut, rappelle encore que beaucoup de vers et plusieurs mollusques se nourrissent de terre, et même que, parmi les oiseaux et les mammifères, il en est qui présentent une disposition au géophagisme beaucoup plus marquée que chez l'homme. Comment des substances minérales introduites dans l'estomac peuvent-elles servir à soutenir la vie? C'est une question dont nous abandonnons la décision aux physiologistes.

De l'opinion des médecins américains sur la contagion ou la non-contagion de la fièvre jaune, ou Réponse aux allégations de MM. les docteurs Hosack et Townsend de New-York, publiées l'an dernier dans la *Revue médicale*, la *Gazette* et le *New-York Enquirer*; par M. CHERVIN. Paris, 1829. In-8°.

Lettre à M. le docteur MONFALCON de Lyon, sur la fièvre jaune qui a régné à Gibraltar en 1828; par CHERVIN. Paris, 1830. In-8°.

Examen des nouvelles opinions de M. le doct. LASSIS, concernant la fièvre jaune; par M. CHERVIN. Paris, 1829. In-8°.

M. Chervin soutient depuis plusieurs années une lutte fort animée sur la nature contagieuse de la fièvre jaune. Deux systèmes partagent les médecins: les uns pensent que la fièvre jaune se propage par contagion, comme la petite vérole et la vaccine; selon les autres, au contraire, elle naît par infection, c'est-à-dire qu'elle est due à des causes locales d'insalubrité, comme les fièvres d'hôpitaux et de prison. On voit que cette question est importante sous le rapport sanitaire et même sous le rapport politique. Car, d'une part, si la fièvre jaune n'est pas contagieuse, il ne faut pas cerner les populations dans les lieux infectés; ce serait les condamner à la mort sans utilité, puisque le mal s'accroît par l'entassement, et qu'il ne peut pas être transporté au dehors par le contact des personnes malades. En les dispersant au contraire dans des lieux salubres, on les soustrairait aux causes délétères sans exposer leurs concitoyens. De l'autre part, les lazarets, les

quarantaines, les frais que ces établissemens et ces précautions nécessitent, deviennent superflus. De là, économie pour le gouvernement, et rapidité plus grande dans les échanges commerciaux avec les pays sujets à la fièvre jaune; de là encore inutilité des cordons sanitaires. Aussi la *Gazette de France* prétendait-elle trouver, dans l'opinion de M. Chervin sur la fièvre jaune, un complot du libéralisme, qui niait la contagion pour reprocher aux ministres de la restauration leur fameux cordon sanitaire.

M. Chervin est anti-contagioniste. Il est convaincu, et il a employé beaucoup de tems et de recherches à convaincre les autres, que la fièvre jaune est un produit local, comme les fièvres de marais. C'était l'opinion de Devèze et de Volney; et il faut l'avouer, bien que les médecins de France soient peu propres à décider cette question, la plupart des observations semblent prouver que cette maladie n'est pas contagieuse, et les populations américaines paraissent aussi, en général, témoigner par leur conduite, qu'elles ne croient pas à la contagion.

Cependant, il reste quelques faits plus ou moins authentiques qui militent contre cette opinion: serait-il possible que des maladies, dues à une simple infection, acquissent, par une intensité fort grande, la propriété de s'inoculer? C'est un point qui réclame de nouvelles lumières. La nature pose rarement les questions d'une manière aussi tranchée que nous le souhaiterions; chaque terrain a une limite indéfinie et mobile qui ne permet pas de la circonscrire exactement. De là tant d'assertions contradictoires, de conclusions fausses et de travaux perdus, où les lois de la science s'élèvent avec tant de peine et de lenteur.

Le lecteur se rappelle peut-être que, dans l'été de 1828, la fièvre jaune éclata à Gibraltar, que M. Chervin sollicita et obtint du gouvernement français le périlleux honneur d'être envoyé dans cette ville pour y observer la maladie, et qu'on lui adjoignit, dans cette mission, M. le docteur TROUSSEAU, contagioniste décidé, et M. le docteur Louis, qui n'avait aucune opinion arrêtée sur la matière. Le rapport de cette commission n'a pas encore vu le jour. Cependant M. Chervin a écrit à M. le docteur MONFALCON, de Lyon, une lettre à ce sujet, lettre qui a été traduite dans un journal allemand, et qui de là a paru, mais altérée, dans le *Journal de la Clinique*. C'est pour rectifier ces falsifications que M. Chervin publie sa lettre.

Il y maintient: 1°. Que la maladie observée à Gibraltar a été identiquement la fièvre jaune de l'Amérique, tant pour les symptômes que pour les lésions cadavériques. — 2°. Que la cause en a été toute locale et non le produit d'une importation. Il attribue à l'entassement d'une population pauvre, et surtout aux égoûts, réceptacle des lieux d'aisances, qui traversent la ville. Lorsque le vent d'ouest règne, il frappe l'embouchure de ces égoûts, qui est sur le bord de la mer, et il reboule cet air chargé de miasmes dans la haute ville, où la maladie a d'abord éclaté. — 3°. Qu'une fois développée dans Gibraltar, elle ne s'est pas montrée contagieuse ou transmissible de l'individu malade à l'individu sain, soit par le contact immédiat, soit par l'intermédiaire de l'air à une petite distance; qu'elle ne s'est étendue ni au plateau d'Europe, ni à la colline du Monja-à-vent, ni au Champ neutre, trois endroits où les troupes étaient campées; ni dans la baie de Gibraltar, où il y avait à bord des bâtimens plus de 2500 personnes, tant marins que réfugiés de la ville, et que cependant les communications entre ces différens points et le foyer d'infection n'étaient pas interrompues.

On voit que M. Chervin a trouvé, dans les faits que lui a fournis Gibraltar, la confirmation de ses opinions. Il reste à entendre les deux autres membres de la commission.

M. Chervin a rencontré, dans M. LASSIS, un anti-contagioniste encore plus prononcé que lui-même. Non seulement M. LASSIS pense que la fièvre jaune n'est pas contagieuse, mais encore il assure qu'elle n'est pas due à une cause d'insalubrité, à un foyer d'infection. Suivant lui, ce n'est qu'une fièvre ordinaire, du genre de celles qu'on appelle fièvres ataxo-adyaniques, fièvres graves, gastro-entériques, fièvres typhoïdes. La conséquence de cette opinion est que la fièvre jaune est en permanence chez nous. Plus de quarantaines, bien entendu, plus de lazarets, même plus de ces précautions qui consistent à quitter une ville infectée, et à aller camper dans des lieux salubres. C'est, à en croire M. LASSIS, ce qui aggrave la maladie et la rend si meurtrière. Ces assertions sont tellement bizarres, tellement en contradiction avec les faits, qu'elles ne méritent pas une réfutation sérieuse. M. LASSIS est un ultra en fait de non-contagion, mais si déraisonnable que M. Chervin n'a rien à craindre, pour sa cause, de pareilles exagérations. E. L.

MÉLANGES.

LE MONT PILATE, EN SUISSE.

Quelques écrivains anciens ont appelé cette montagne *Mons Pileatus*, parce que son sommet est presque toujours environné de nuages qui la couvrent comme un chapeau, et le nom moderne s'est formé par corruption du nom latin. Mais cette étymologie paraît beaucoup trop simple aux habitants du canton de Lucerne, où la montagne est située; ils font dériver son nom de celui du gouverneur de la Judée, et voici ce qu'on trouve à cet égard dans une chronique du pays.

Ponce-Pilate, profondément affligé de la part qu'il avait prise à la condamnation du Christ, se rendit à Rome, où il se donna la mort. On jeta son corps dans le Tibre; mais son âme, bourrelée de remords, ne put y rester, et poussa de tels cris, qu'on fut obligé de l'en tirer pour le déposer dans le Rhône où il ne se trouva pas mieux. Transporté à Genève et plongé dans le lac Léman, il poussa de nouveaux cris. On lui donna pour dernier asile un des petits lacs disséminés sur les montagnes du canton de Lucerne. Son naturel inquiet et turbulent s'y manifesta de plus belle, et chaque fois qu'on jetait une pierre dans l'eau, il excitait des bourrasques épouvantables. Enfin un magicien renommé dans le pays le conjura, et eut avec lui une longue conversation, à la suite de laquelle il lui démontra l'inconvénience de sa con-

duite. Pilate promit formellement qu'il se tiendrait tranquille désormais; mais il obtint en retour qu'on ne jetterait plus de pierres dans le lac, et que chaque vendredi-saint il aurait la faculté de sortir pour faire un tour de promenade en habit de juge. En conséquence de cet arrangement, on le voyait toutes les années, le vendredi-saint, parcourir la montagne qui depuis reçut son nom, et on fut ainsi délivré des cris affreux qui épouvantaient auparavant le pays. Mais malheur à ceux qui oseraient regarder en face le proconsul romain; une mort prompte et certaine était la punition de leur coupable audace.

Cependant quelques mécréans s'avisèrent encore de tems en tems de jeter des pierres dans le lac, et les magistrats de Lucerne, redoutant la colère de Pilate, finirent par défendre l'accès de la montagne. Gessner ayant voulu s'y rendre un jour, fut obligé d'obtenir une permission spéciale. Rien cependant ne s'opposa à sa marche: il trouva un site solitaire et tranquille où bientôt quelques individus le suivirent. Depuis cette époque, dit-on, les bergers enhardis par l'exemple de Gessner parcoururent ces lieux et y conduisirent leurs troupeaux. Ils rencontrent aujourd'hui de gras et abondans pâturages sur les plateaux du mont Pilate, que la superstition rendit long-temps l'objet d'une ridicule terreur.

L.....

LA COUR PRÉVOTALE,

HISTORIQUE. — (1816.)

Quemque ipse miserrima vidi.

Ving. *Enéide*, Lib. IV.

Ce ne sont point là des faits inventés à plaisir et capricieux d'une imagination sombre et fantastique. J'ai vu ce que je raconte. *Nathael.*

La cour prévôtale jugeait et faisait exécuter dans les vingt-quatre heures.

Journal des Débats.

Vous me trouvez bien changée, n'est-il pas vrai? Des rides, des cheveux gris; courbée; pouvant me traîner à peine.

Ah! c'est que depuis quatre ans!...

Mon fils! mon pauvre fils! aux galères! marqué d'un fer rouge!

Dieu on l'appelait à lui, a fait une bien belle grâce au malheureux enfant!

Mais nous! mais Julie!...

Venez par ici; marchez avec bien de la précaution: ne la réveillez pas, ce serait la rendre à ses malheurs!

Vous la reconnaissez à peine, elle que vous avez vue si joyeuse, si fraîche! Il ne lui reste plus rien de tout cela, à présent.

Voilà, n'est-il pas vrai, de bien rudes épreuves à soutenir, pour une pauvre femme malade et chétive!

Vous ne savez pas encore le plus affreux de mes malheurs. Elle a perdu la raison.

Tous les jours, sitôt qu'elle se réveille, elle se traîne jusqu'à cette fenêtre; elle l'ouvre, et appuyant sa tête débile contre la pierre, elle reste là à regarder, malgré le froid ou l'orage, jusqu'à ce que la nuit soit venue.

Et quand la nuit est venue, la pauvre Julie rentre, se jette dans mes bras, et pleure avec amertume.

Après cela, ses larmes tariennent tout-à-coup, elle approche deux chaises d'un guéridon, et la voilà qui devise avec un être imaginaire.

Elle croit parler à son amant, et elle le fait avec une grâce et une tendresse qui déchirent l'âme! Elle lui reproche de n'être point passé une seule fois sous ses fenêtres. Je n'en ai pourtant point bougé! dit-elle, vous êtes un méchant de me causer ainsi de la peine. Et puis elle le menace du doigt, elle le poursuit en se jouant...

Tout-à-coup la raison lui revient.

Alors elle se livre aux plus violens accès du désespoir, et elle invoque la mort et la folle comme des bienfaits.

Je vais vous dire, à présent pourquoi elle se trouve dans un pareil état.

Son amant s'est brûlé la cervelle.

Il y a quatre ans de cela, au mois de juillet. De pauvres gens s'amentèrent contre des accapareurs de grains, et mirent leurs magasins au pillage. Mon fils, jeune homme fougueux et sans expérience (il avait seize ans), se jeta parmi les révoltés pour calmer leur effervescence. Il commençait à leur faire entendre raison, quand arrivèrent des gendarmes, qui frappèrent à grands coups de sabre. Mon fils retint le bras d'un brigadier au moment où il allait tuer une femme, le gendarme tourna sa rage vers le pauvre jeune homme, et en reçut une blessure durant cette lutte.

Trainé sur-le-champ devant le prévôt, mon fils fut jugé et exécuté dans les vingt-quatre heures.

Les galères perpétuelles, la flétrissure à un enfant de seize ans, un enfant contre lequel s'élevait le témoignage d'un seul homme!

C'était trois jours avant le mariage de Julie avec un capitaine. Il l'aimait depuis deux ans.

Le mariage n'était plus possible; un militaire ne pouvait s'allier à une famille déshonorée... Je viens de vous le dire: le fiancé se brûla la cervelle, ma fille perdit la raison, et mon fils mourut avant d'arriver au bague.

Voilà comme il se fait que vous me trouvez si changée; voilà comment il se fait que je suis seule au monde pour soigner cette infortunée.

S.-Henri Berthoud.

INTRODUCTION DE LA VIGNE EN FRANCE.

Le guy avait été cueilli en grande pompe dans la forêt sacrée; la procession des druides, des eubages, des bardes, des chefs de guerre, du vurg ou grand-juge, et de toute la bourgeoisie gauloise s'était développée autour de l'autel gigantesque; les prisonniers avaient été immolés à l'horrible Teutatès, et la foule, répandue dans le large espace découvert qui s'étendait au centre de la bourgade, se livrait à ses délassemens et à ses jeux belliqueux.

Les uns, groupés autour d'un barde, tressaillaient au récit des actions généreuses de leurs aïeux, et froissaient dans leurs mains rudes leurs larges claymores et leurs terribles angons;

d'autres s'exerçaient à lancer le gèse ou long javelot. Ici, de jeunes garçons et de jeunes filles dansaient au son de la cornemuse et de la harpe, et les mouvements les plus bizarres soulevaient leurs cottes coupées au-dessus du genou, et leurs amples sayons. Rien de pittoresque comme leurs vives allures, leurs longues chevelures blondes, leur peau blanche et leurs yeux bleus.

Plus loin, des tireurs d'arc s'efforçaient d'atteindre un ramier attaché au haut d'un mât; et, sous des échoppes de feuillages, des marchands faisaient rôtir et vendaient des quartiers d'auroch et d'élan; d'autres, des castors et des sarcelles, et versaient à leurs hôtes l'hydromel et la cervoise.

Tout-à-coup, à l'entrée de la place, paraît un étranger vêtu à la romaine, et conduisant un lourd chariot; la foule l'entoure, et l'empressement redouble, quand on sait qu'il est chargé de denrées et de fruits d'une contrée lointaine.

En quelques instans on lui a bâti une cabane de branchages et de paille; il ouvre ses caisses, étale ses marchandises et, bientôt après, dans toute la bourgade, ce ne sont que cris d'étonnement et transports de joie. Les Gaulois viennent de goûter pour la première fois des raisins, des olives, des figues sèches, de l'huile et du vin.

Ce marchand étranger était Suisse d'origine; il avait exercé plusieurs années, à Rome, le métier de maréchal-fermant; l'envie de revoir sa patrie l'en avait fait sortir; ayant converti ses épargnes en liqueurs, il avait repris le chemin de ses montagnes, et, en traversant les Gaules cisalpines, il était arrivé dans la bourgade au moment de cette fête religieuse et guerrière. On conçoit que l'espoir d'un gain assuré le décida facilement à s'y défaire des marchandises qu'il avait destinées à son pays.

Cependant la chaleureuse liqueur qu'Elicot (c'est le nom du Suisse) a vendue aux Gaulois, fermentée dans leurs têtes naturellement combustibles; ils pressent de questions le marchand étranger, qui leur raconte toutes les merveilles de Rome; les imaginations s'exaltent de plus en plus; on parle de marcher vers ces contrées, où tant de trésors abondent; on agite ses armes; la fête est interrompue. Les provisions du Suisse n'étant qu'en fort petite quantité, ces premiers vertiges auraient pu s'arrêter à la bourgade; mais d'autres circonstances firent connaître, presque aussitôt, les vins de l'Italie à toute l'étendue des Gaules cisalpines, et le mouvement fut général.

Elicot, enflammé par l'espoir d'un gain plus considérable, au lieu de pousser vers la Suisse, revint en Italie, et se rendit droit chez un seigneur toscan qui avait été son patron. Il lui communiqua son projet, l'engageant à acheter une grande quantité de vins qu'il échangeait contre l'or des Barbares. Il se trouva que la femme du Toscan avait été enlevée par un jeune patricien en faveur, et que justice avait été refusée au malheureux époux; c'est ce qui explique l'empressement avec lequel ce dernier acheta pour Elicot tous les vins qu'il put trouver, et les lui abandonna, à la condition qu'il les vendrait le plus tôt possible aux Gaulois.

Elicot repartit; le mois suivant le seigneur toscan était vengé, et nos aïeux avaient conquis la vigne.

L'AIMABLE COUPLE.

..... C'était le soir, le vent grondait dans la forêt, les nuages s'avancèrent noirs, et parfois un rapide éclair sillonnait leurs flancs embrasés. L'oiseau des orages chantait en s'élevant des ruines du manoir où le passereau cherchait un refuge. Rentrons, femme, dit Gorgino, la nuit approche; rentrons... et, tranquilles au milieu des vents déchainés, tandis que la chaumière, adossée à un vieux pan du château, chancelait, ils rassemblaient les charbons épars, et..... ils causaient.

De quoi causaient-ils donc, Gorgino et sa femme?... De leurs jeunes enfans?... Non, chez eux, ils n'ont point d'enfans.... Du jour de leur union?... des douces heures de l'amour?... Non.... ils n'ont jamais connu l'amour?... jamais un ministre ne bénit leur union.... De leurs biens?... de leurs troupeaux?... Non.... ils ne connaissent point tout cela.

De quoi causaient-ils donc, Gorgino et sa femme?... Un jour ils s'étaient rencontrés sur la grande route de Falenza, et.... depuis ce jour, ils vivaient ensemble.... Où?... Dans le bois et au manoir ruiné de Sorrané. Jamais le travail pénible et les sueurs de l'honnête homme ne leur procurèrent le pain qui les nourrit.....

Ce qu'il leur faut, c'est le trésor du voyageur: ils aiment les voix étouffées et le sang qui coule d'une profonde blessure. Ils entendent avec délices le râle de la mort..... C'est pour eux le signal du pillage.

Gorgino arrête et frappe;... si parfois le malheureux vit encore, la femme achève en lui serrant la gorge avec ses doigts chargés de brillaux.... puis elle essuie le sang qui pourrait gâter les riches habits.....

On dit même dans le village que la chair de l'étranger ne leur répugnait pas, quand il est jeune et blanc.....

Et souvent ils viennent à la messe, et acheter à la ville, et..... ils paient..... mais personne ne leur dit: Payez!....

Parfois, au nom des deux montagnards, l'enfant se cache auprès de sa mère; le lazzaroni se lève..... et la jeune Italienne regarde vite au travers de ses jalousies entr'ouvertes sur ses balcons dorés, pour voir ces figures basanées et ces mains qui tuent.....

Un jour ils ont appris dans la ville que deux jeunes Français viennent s'établir au voisinage de Falenza..... Ils sont riches..... avec eux ils apportent de l'or, des pierreries, de riches cachemires!.... Ils sont rentrés.....

..... Et voilà de quoi ils causaient..... C'est la nuit même que les jeunes Français doivent traverser l'Apennin..... L'orage redouble, les hauts sapins sifflent dans la montagne.... mais ils iront!....

..... Femme! n'entends-tu rien?... — Non..... et, adossée contre un rocher, elle s'enveloppait dans son brun mantelet, derrière un sapin déraciné.... — Il fait froid, car je tremble, dit Gorgino, s'ils étaient passés!..... si un autre était venu!..... O ma carabine! je te briserais de dépit.

..... Femme! n'entends-tu rien?... — Non..... et elle dormait presque..... car les apprêts d'un crime ne les empêchent pas de dormir..... eux.....

Ce sont eux.... allons! femme, réveille-toi.... vois-tu cette lueur pâle qui paraît sur la route.... elle approche.... — Quel bonheur!.... Je veux être belle pour aller demain à l'église.... Et la lumière devenait de plus en plus brillante.... elle venait, venait toujours....

— Tudieu! ma carabine.... tu n'as jamais si bien travaillé.... Le postillon du premier coup!.... bravo!!

Cependant un étranger jeune et beau s'était élancé. A la lueur que répand le fanal suspendu à la berline, il voit son conducteur mort sous son cheval abattu.... il saisissait un pistolet.... il le regarda....

..... Un faible cri était parti de la voiture, au moment où le jeune homme frappé y retomba.

— A toi, femme! en avant!..... Ils sont auprès de la portière.... Que ferons-nous de cette jeune fille?... — Elle est évanouie.... A quoi bon la rappeler à la vie?... dit la femme.... elle est bien jeune.... bien jolie.... dit Gorgino.

Ah!.... et bientôt la victime poussa un soupir affreux.... et sa tête retomba sur ses blanches épaules....

— Tu t'es bien pressée tout de même, dit Gorgino.... Allons, jette-moi ça dans la rivière, et au galop la voiture....

..... Le lendemain, ils allèrent au village.... et la femme belle et parée vint à la messe.... plus d'une jeune Italienne, en la voyant passer, disait:.... Qu'elle est heureuse!!!

ANNONCES.

SPECTACLE DU SR. MARTIN,

Broadway, No. 234, vis-à-vis Saint-Paul.

A la demande de plusieurs familles et réunions françaises, vendredi et samedi prochain, à 7 heures et demie du soir, Séance en français. Choix des plus jolies pièces de mécanique ainsi que des expériences et tours de combinaison de son invention; entre autres celui fait à la Malmaison au grand étonnement de Napoléon: anecdote à ce sujet. Il se recommande à la bienveillance de ses compatriotes dans cette saison rigoureuse. Prix d'entrée, 25 cents.

T. MILHAU, pendant onze ans de la raison de Laroque et Milhan de Baltimore, et récemment de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il a ouvert sa PHARMACIE au No. 173 Broadway au coin de Maiden-lane. On y trouvera un assortiment complet de Drogueries fraîches et de préparations nouvelles, qu'il vendra en gros et en détail aux prix les plus modérés: ayant établi des relations avec des maisons de confiance de Paris, T. M. recevra constamment les produits chimiques et pharmaceutiques les plus en vogue dans la capitale. Articles de saison, fraîchement préparés, Fêtes de Guinave, de Jubé, de Lichen; Sirops de Gomme, de Violettes, de Pensée sauvage, d'Ipecac: Pastilles de Spitzlitz, d'Ipecac et de Tolu, etc.

SYLVESTER, 130 et 311 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets ou parts de billet.

Janvier 27—\$20,000, \$10,000, etc., etc. Prix du billet \$10
Février 3—\$15,000, \$10,000, etc., etc. 5

KEEPSAKE AMÉRICAIN.

Le soussigné vient de publier: *Keepsake Américain*; morceaux choisis et inédits de littérature contemporaine. 1 volume avec 12 belles gravures. Prix, relié en soie \$2 50, en veau fers froids, doré sur tranche \$3, en maroquin riche, doré sur tranche, \$4, en maroquin à vignettes, doré sur tranche, \$5, en mosaïque \$15.

Le *Keepsake* est imprimé, sur beau papier velin, par Rignoux; les reliures ont été confectionnées par Thouvenin. Les gravures sont de Durand, Ellis, Neagle, etc. La partie littéraire consiste de morceaux inédits en prose et en vers des auteurs suivants: Ancelet, de Béranger, Berthoud, de Châteaubriand, Deschamps, Desbordes-Valmore, Doudain, Drouineau, Fontan, Mlle D. Gay, E. de Girardin, Victor Hugo, J. Janin, Lamotte, Latouche, de Lecluse, Lichtemberg, Mignet, de Musset, Ch. Nodier, Regnier-Destourbet, Saint-Marc-Girardin, de Ségur, Soulié, Soumet, Sue, Tissot, de Wailly, de Walsh.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,
103 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 52 Hudson-st. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les Français et les Espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue.

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves et médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 253, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Grâces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, outre les articles annoncés par son précédent avertissement, vient de recevoir 60 pièces de vin de Bordeaux, et par le dernier paquebot, du Havre, 9 balles de marrons ainsi qu'une balle de toile d'Aleçon qu'il offre de vendre aux prix les plus modérés.

Mr. G. F. WEISSE, de Paris, qui a professé dans plusieurs pensions de cette ville et notamment au High School, vient d'ouvrir une classe du soir pour l'enseignement de la langue française, au No. 3 Courtlandt street.

Mr. G. F. W. donne aussi des leçons particulières. Heures des classes, de 6 à 7 et de 7 à 8. Les personnes qui désireraient prendre des leçons pourront trouver Mr. W. au No. 3 Courtlandt street, tous les jours, depuis 1 heure jusqu'à 2.

DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants de dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des Etats-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110.

61—1f

A VENDRE chez M. THOISNIER DESPLACES, libraire de Paris et à New-York, Exchange-Place, No. 32.

HISTOIRE DE NAPOLEON par M. de Norvins, 4 vol. en 8o avec vignettes, cartes et plans, \$13;

Précis du consulat et de l'Empire sous Napoléon, avec les réflexions de Napoléon lui-même. 1 vol. 8 vo. \$2.

Biographie universelle des hommes les plus marquans sous tous les rapports. 52 vol. 8 vo. \$80—broché.

Annuaire historique et universel depuis 1818 jusqu'à 1830. 1 gros vol. 8 vo, de 1,000 pages \$3. Chaque année peut se vendre séparément.

Dictionnaire synonymique de la langue française, par Laveaux. \$5.

Dictionnaire espagnol-français, par Trapani. 2 vol. 8 vo de 1300 pages. 6.50.

Diccionario geografico universal d'après Malte-Brun. 2 vol. 8 vo. \$3.

AVIS. — M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, a constamment à vendre aux prix les plus modérés en gros et en détail, un assortiment complet de vins de France, d'Espagne, liqueurs de toutes sortes, vieux xéres, (sherry) vins d'Oporto et Madère, eaux-de-vie 4me preuve, genièvre et rhum en bouteilles, dames jeanne ou futs en entrepôt; Château-Margaux, Lafite, St. Julien, Médoc, Hermitage, Côte-rôtie, haut Barsac, Sauterne, Grave, Malaga, muscat frontignan, Champagne en bouteilles et en paniers, etc.

Jos. Collet s'engage envers le public et ses amis à fournir ces articles dans leur état naturel, tels qu'ils ont été importés, et à plus bas prix qu'on ne pourrait se les procurer ailleurs.

Les frais de transport seront à sa charge. Il prépare pour les voyageurs des provisions, et des fruits dont il garantit la conservation à la mer. Bœuf, veau, cuisses d'oie, volailles, canards, confits, etc tomates, champignons, coings, tablettes de bouillon, etc.

Joseph Collet peut également disposer de quelques appartemens bien meublés, et recevoir en pension chez lui à des prix modérés un petit nombre de personnes respectables.

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines.	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin 1 ^{er} oct.
2	Havre.	Keene.	10 » 10 » 10 »
3	Chs. Carroll.	Clark.	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnel.	Hawkins.	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
2	Henri IV.	J. B. Fell.	10 » 16 » 10 »
3	France.	E. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Sully.	Macy.	1 ^{er} avril 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
2	François I ^{er} .	Skiddy.	10 » 10 » 10 »
3	Erie.	J. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.	Orne.	1 ^{er} mai 1 ^{er} sept. 1 ^{er} jan.
2	De Rham.	Dupeyster.	10 » 10 » 10 »
3	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel Pailé.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie., agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondant provisions.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des Etats-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit à New-York, au bureau du *Courrier des Etats-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des Etats-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Chiffrier du Journal.

A PHILADELPHIE,..... MM. F. HUTTNER.
BALTIMORE,..... ALFRED MORTON.
WASHINGTON, D. C.,..... FISKEY THOMPSON.
NORFOLK, Va.,..... PASCAL SCHISANO.
SAVANNAH,..... JOSEPH AUZÉ.
ACQUSTA, (Ga.),..... J. P. SETZE.
CHARLESTON,..... JUL. TAYLOR.
N.-ORLÉANS,..... F. GILLET & Cie.
OPELOUSAS, La.,..... CHS. THIERREMAN.
DONALDSONVILLE, La.,..... FES. LEFORT, D. de R.
BATON-ROUGE, La.,..... LOUIS SHEPPERS.
PLAQUEMINE, La.,..... LS. DESOBRY, D. de P.
ST.-MARTINSVILLE, La.,..... ADRIAN DUMARTRAIT.
VERMILLONVILLE, La.,..... E. CHAIX, Directeur de la Poste.
MOBILE, Alabama,..... BASIL MESLIER.
ST.-LOUIS, Missouri,..... GABRIEL PAUL.
NASHVILLE, Tenn.,..... PAUL NEGRIN.
WEST-POINT, N.-Y.,..... JOSEPH DU COMMUN.
ALBANY, N. Y.,..... E. CROSWELL, Albany Argus.
TROT, N. Y.,..... F. ADANCOURT.
UTICA,..... SAMUEL D. DAKIN.
BURLINGTON, Vt.,..... CHAUNCEY GOODRICH.
BOSTON,..... F. SALES, Foreign Book-ster No. 33 Washington st.

POTLAND, Me.,..... SAMUEL COLMAN.
QUÉBEC,..... NELSON & COWAN.
MONTRÉAL,..... E. FABRE.
ST.-THOMAS,..... JOHN THOMSON.
PORTO-RICO,..... ROUSSEAU & Cie.
ST.-JAGO DE CUBA,..... JOHN M. DIONIS.
ST.-PIERRE, MARTINIQUE,..... SEGRETAIR.
POINTE-A-PITRE, GUADELOUPE,..... EDOUARD GRISOLLE.
CARTHAGÈNE,..... DON JOSÉ DE LA COVA.
HAYANNAH,..... FERRAND DE BRADISSE.
PORT-AU-PRINCE,.....

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cent pour chacune des fois suivantes.